



Prologue

Au cœur de la nuit, quelque part en Égypte, la crypte bourdonne d'activité à nouveau.

Des chandelles noires projettent une lueur orangée sur les murs en grès de la chambre funéraire, gravés de longues rangées de hiéroglyphes et ornés d'images anciennes, qui racontent en détail une histoire de supercherie et de triomphe. Un mélange de carapaces de scarabée et de plumes d'oiseaux brûle lentement dans un récipient en bronze. Dans un autre, des poils d'animaux et des peaux de serpent se consomment. L'air est saturé d'une forte odeur de brûlé. Ici, la vie empeste la mort.

Depuis des milliers d'années, une organisation secrète se réunit dans cet endroit. C'est ici que des gens puissants se réfugient pour discuter de choses impensables... ou pour les accomplir.

Les membres de cette société secrète se rassemblent

autour d'un imposant sarcophage en pierre. Le corps ancien qu'il contient est celui de leur fondateur. Tout ce qu'ils font ne vise qu'à le servir. Toutes leurs actions ne visent qu'une chose : le ramener parmi eux.

Un à un, ils entonnent un chant grave en son honneur.

Celui qui commence est vêtu d'une robe grise et crasseuse. Elle pend lourdement sur sa silhouette anguleuse, comme si la saleté l'attirait vers le bas. L'homme porte un masque en forme de tête de mouche. Les deux gros yeux protubérants qui font saillie de chaque côté brillent à la lueur des chandelles. Sa voix est saccadée et chevrotante.

La deuxième personne à entonner le chant sinistre porte une robe bleu vert fluide. Son lourd masque en fer représente un crocodile. Ensemble, la robe et le masque évoquent le puissant prédateur qui émerge de sa cachette, sous les eaux du Nil.

La troisième est une femme. Elle semble si frêle sous sa robe cramoisie qu'elle pourrait tout aussi bien être un squelette. Sa voix est rêche et écorchée. Sur son masque en os blanchi est sculptée l'image très pâle d'une lionne.

Le dernier personnage à joindre les voix dépasse tous les autres d'une bonne trentaine de centimètres. Sa robe est aussi noire qu'un ciel sans étoiles et son masque inspire la peur. Il est à l'effigie du vautour égyptien : mi-charognard, mi-prédateur, cette créature joue avec

la mort et ne fait pas dans la dentelle. Son bec en or se termine abruptement par un crochet meurtrier en fer.

La voix du vautour est puissante, claire... et totalement dépourvue d'émotion.

Alors que le chant s'amplifie, d'autres voix à peine audibles se joignent au chœur. Les murmures rauques s'amuse au gré d'une brise légère, inhabituelle dans cette salle souterraine scellée.

Les quatre personnages cessent brusquement de chanter. Les voix fantômes s'arrêtent un demi-temps après, avant de s'évanouir dans les ténèbres.

La réunion commence. Les sujets habituels (comme le désagrément de devoir se débarrasser d'un cadavre ou la gestion de leur fortune en pleine expansion) sont mis de côté. Ce soir, un seul sujet est à l'ordre du jour et son importance est tellement légendaire qu'elle rend tout le reste insignifiant.

— Ils les ont, déclare l'homme au masque de mouche.

— Oui, renchérit la lionne. Ils les ont trouvés et pas nous, malgré toutes nos années de recherche.

— Ils ont *quelque chose*, objecte le crocodile. Comment savoir si c'est réellement...

— Je le sais! tranche le vautour, les forçant tous à se taire. Ils ont trouvé les Sortilèges perdus. À présent, tout ce qu'il nous reste à faire, c'est les récupérer. Et les utiliser.

Les autres lancent des regards furtifs et inquiets en

direction du sarcophage. La lionne est la première à rompre le silence.

— Ils ont l'intention de les exposer au grand jour; ils n'ont aucune idée de leur puissance réelle, dit-elle de sa voix éraillée. Seule la femme sait.

— Nous aurons besoin de quelqu'un sur place quand ils arriveront là-bas, fait remarquer la mouche.

L'homme au masque de vautour promène son regard sur la chambre, pétrifiant chacun de ses acolytes au passage.

— C'est tout arrangé, répond-il. Al-Dab'u est là-bas.

Le chef du petit groupe lève une main et la ferme. Les chandelles noires s'éteignent aussitôt dans un sifflement haineux. La lionne, le crocodile et la mouche disparaissent dans l'obscurité. Ils retournent à la surface et se fondent dans la nuit du désert.

Après leur départ, le vautour reste immobile dans le tombeau obscur. Il a senti quelque chose dans la salle, il l'a pratiquement goûté dans l'air. La peur. Ceux qui étaient présents sont ses lieutenants suprêmes, choisis avec soin pour leur efficacité brutale. Mais à présent que les Sortilèges perdus sont si près, même eux craignent ce qui va se passer.

Il pose les mains sur la pierre froide du sarcophage.

Ils ont raison d'avoir peur, songe-t-il.

Tout ce qu'ils ont accompli jusqu'à maintenant, ce

n'était que des exercices.

Le véritable test... c'est maintenant.

La porte entre les mondes s'ouvrira bientôt. Le règne des morts est à portée de main.

Un secret fatal

Alex Sennefer est sur le point de mourir pour la première fois.

Il est dans la galerie des armes et des armures du Metropolitan Museum of Art quand la douleur le frappe de plein fouet. La sensation de coup de poignard est tellement vive et soudaine que, pendant un instant, il pense avoir marché accidentellement sur une des lances du Moyen Âge. Le musée est fermé depuis une heure. Il titube et le bruit de ses espadrilles sur le carrelage poli se répercute contre les murs de la salle déserte.

Il est à court de médicaments. Et il n'y a personne alentour pour l'aider.

Rassemblant toute l'énergie qui lui reste, le garçon avance avec difficulté dans la pénombre jusqu'au hall principal de l'aile, vers l'ascenseur qui le mènera au bureau de sa mère. Il connaît ce mal pour l'avoir déjà

ressenti, mais jamais aussi fort que maintenant.

La douleur, qui l'a d'abord frappé comme un coup de poignard en plein ventre, se fracture maintenant en un million de piqûres d'aiguille, qui se répandent dans ses membres. Le long des murs, des armures vieilles de six cents ans observent son combat de leurs orbites vides. Juchés sur leurs faux chevaux, des chevaliers le regardent passer, immobiles et indifférents.

Il écarte les bras et les secoue, tentant de respirer profondément, de se détendre et de laisser la douleur le traverser. Parfois, les médecins disent que le problème est lié à sa circulation, d'autres fois ils accusent sa digestion. Mais en fait, personne ne sait ce qui ne va pas chez lui.

Chaque pas lui fait craindre une autre vague de douleur, qui le submergerait et l'emporterait. À pas lents, il entre dans l'aile américaine et aperçoit l'ascenseur.

Encore quelques pas, songe-t-il.

Respirer.

Comme il a été bête de ne pas avoir demandé à sa mère de renouveler son ordonnance de médicament dès qu'il en a manqué! Il a crû pouvoir s'en passer. Il a aussi craint que sa mère s'inquiète et le conduise à l'hôpital. Il déteste l'hôpital. Il le DÉTESTE. De plus, sa mère est vraiment préoccupée par son travail, cet été. La dernière chose dont elle a besoin, c'est de se tracasser au sujet de son fils.

Cela semble pourtant inévitable à présent. Il a absolument besoin du contenant de médicament supplémentaire qu'elle garde dans son bureau en cas d'urgence.

À condition qu'il réussisse à s'y rendre.

Alex atteint l'ascenseur et tape du plat de la main sur le bouton DESCENDRE. Après une attente qui lui semble durer quinze ans, l'ascenseur arrive. Il s'affale dans la cabine. Les mots PERSONNEL AUTORISÉ sont imprimés à côté du bouton de l'étage RDC. Il fouille dans son trousseau et y trouve la petite clé qui déverrouille l'ascenseur. Quand la cabine s'ébranle, il se laisse tomber contre la paroi. La fraîcheur du métal sur son visage rougi lui fait du bien.

Alex ne croise personne dans le corridor menant au bureau de sa mère. La soirée est magnifique et aucun employé ne tient à s'attarder au travail l'été à moins d'y être obligé.

Je dois en parler à maman, songe-t-il. Il ne peut faire autrement à présent. La douleur constante dans son corps l'empêche de se concentrer. Il revoit pêle-mêle des images de l'hôpital : les tests, les aiguilles aussi grosses que des crayons-feutres et les horribles chemises d'hôpital en papier. Toutes les interventions répétées et persistantes qu'il a subies pendant chacune des douze années de sa vie lui reviennent à la mémoire.

Il aperçoit enfin la plaque annonçant le bureau de sa mère : MAGGIE BAUER, PH.D. La porte est ouverte. Les lumières sont allumées.

— Maman?

Mais le bureau est vide.

La panique s'empare de lui. Dans sa tête, les pensées se bousculent :

Le musée est immense.

Elle peut être n'importe où.

J'ai besoin du médicament maintenant!

Alors qu'il s'apprête à faire demi-tour, il aperçoit le sac à main de sa mère sur une chaise. Aussitôt, un soulagement immense l'envahit.

Il ouvre grand le sac. Un haut-le-cœur l'oblige à fermer les yeux, mais il plonge quand même la main dans le sac à la recherche du contenant de plastique lisse qu'elle garde toujours avec elle à son intention.

Je l'ai!

Il referme les doigts sur le contenant orange si familier et le sort du sac. Impatient, son estomac se serre et palpite. Alex dévisse le bouchon et gobe deux comprimés – pas le temps pour de l'eau. Il remet le bouchon sur le contenant, range celui-ci où il l'a pris, referme la fermeture à glissière du sac et s'effondre par terre, épuisé.

Respirer.

Respirer.

Respirer.

Pendant environ dix minutes, la seule chose que son corps parvient à faire, c'est...

Respirer.

Respirer.

Respirer.

— Depuis quand es-tu là? demande sa mère depuis l'embrasure de la porte.

Ne pas le lui dire.

Ne pas la laisser me voir dans cet état.

Alex se force à se lever, méprisant la douleur qui subsiste en lui.

— Quelques minutes, dit-il en essayant d'avoir l'air naturel.

Il passe la main dans ses cheveux, profitant du geste pour essuyer un peu de sueur sur son front.

— Est-ce que tu te sens bien? lui demande sa mère.

Alex hausse les épaules.

Elle l'examine attentivement, méfiante. Alex soutient son regard et le regrette immédiatement. Les yeux de sa mère sont d'un bleu gris intense. Malgré toutes les journées passées à lire d'épais documents de recherche, son regard est toujours aussi pénétrant et vif. Alex sait très bien qu'elle lit en lui aussi aisément qu'elle lit ses livres. Il décide de regarder ailleurs et fixe d'un air absent

l'amas de cheveux brun foncé sur sa tête. Ils sont attachés et retenus vers l'arrière avec sévérité. Maggie Bauer n'a pas de temps à perdre avec sa coiffure.

— Pourquoi es-tu ici, mon chéri? As-tu besoin de quelque chose? lui demande-t-elle.

— Non, répond Alex en cherchant le moyen de changer de sujet. En as-tu pour longtemps encore?

— Oui, pour un bon moment, dit-elle. Je dois retourner dans l'aile égyptienne. Les morts nécessitent beaucoup d'attention, tu sais.

— Travailles-tu sur l'homme aux piqûres? demande-t-il, réellement intéressé en dépit de ses étourdissements persistants.

Sa mère est la conservatrice d'une toute nouvelle exposition consacrée à l'Égypte dont la première partie met à l'honneur le sarcophage d'une momie célèbre, connue sous le nom de l'homme aux piqûres. Alex est fasciné par le personnage.

— Non, quelque chose de nouveau, répond sa mère de façon plutôt vague.

Pourtant d'habitude, elle adore parler à Alex de ses nouveaux projets au musée.

— Je peux t'accompagner?

L'aile égyptienne est la préférée d'Alex, pas seulement en raison de la nouvelle exposition, mais pour tout ce qu'elle contient : les momies solidement emballées dans

leurs bandelettes de tissu, les tombeaux en pierre, les statues d'humains à tête d'animal et celles d'animaux à tête humaine, l'or, les bijoux et tous les autres trésors que les Égyptiens de l'Antiquité pensaient pouvoir emporter avec eux dans l'au-delà. C'est la seule galerie de tout le musée où il ne s'ennuie jamais.

— Pas aujourd'hui, répond sa mère après réflexion. Va retrouver Ren.

— Elle est ici? demande Alex en se sentant subitement beaucoup mieux.

— Je viens de la croiser, confirme sa mère. Je crois qu'elle est à l'étage.

— Ouais, super! fait-il les yeux fixés au sol, évaluant le niveau de douleur dans son corps. Ah oui, j'oubliais! Peux-tu renouveler mon ordonnance de médicament?

Le radar intérieur de sa mère se remet aussitôt en fonction, ses yeux rayons X se recentrant sur lui.

— Tu les as déjà terminés? On ne vient pas juste de...

— Non, non, je crois que je les ai perdus.

L'excuse est sortie de sa bouche malgré lui.

— Tu les as perdus? répète-t-elle en fronçant les sourcils. Tu dois faire attention. Ce n'est pas parce que tu te sens bien maintenant que...

Il devine qu'elle essaie de lui faire comprendre, sans l'inquiéter, combien il est important de prendre son médicament. C'est un jeu auquel ils s'adonnent souvent

tous les deux, chacun tentant d'épargner l'autre.

Alex est conscient qu'il devrait lui dire ce qui vient de se passer, mais il en est tout simplement incapable. C'est l'autre chose qui l'agace avec les yeux de sa mère : ils sont cernés et entourés de rides profondes. Ce n'est pas l'excès de lecture qui les a rendus ainsi; c'est lui. Sa mère, une femme énergique qui aime l'aventure, ne mérite pas d'avoir pour fils un garçon qui peut mourir d'un coup de chaleur s'il traverse un parc l'été.

De toute façon, Alex est certain que la douleur va disparaître. C'est ce qu'elle a toujours fait. Il a simplement besoin d'un peu plus de médicaments pour y arriver.

— Je sais, dit-il.

Il cogne sur sa tête comme si elle était en bois. Comme s'il venait de faire quelque chose de vraiment idiot.

Mais une autre vague de douleur pulvérise l'effet du médicament et l'étourdit solidement. Il est certain que sa mère perçoit la douleur dans son expression et qu'elle comprendra bientôt à quel point il est malade...

On cogne à la porte.

Oscar, l'un des gardiens du musée, glisse la tête dans l'embrasement. Un regard inquiet et sévère a remplacé son habituel sourire détendu.

— Hé, professeure Bauer! M. Duran fait dire qu'ils ont besoin de vous de toute urgence dans l'aile égyptienne. Ça semble assez important.

La mère d'Alex se retourne et dit :

— Merci, Oscar. Alex, tu trouves Ren et tu restes avec elle, d'accord?

Et elle part sur-le-champ.

Ainsi, il n'aura pas besoin de lui dire quoi que ce soit.
Ce sera son secret.

Son secret fatal.